**Université de Limoges**

**Service culturel : Direction Nadine Cogné**

***Quatre jours à Paris***

**Opérette en 2 actes et 6 tableaux de Francis Lopez**

**Livret  de Raymond Vincy**

**Lyrics d’Albert Willemetz et Raymond Vincy**

**Arrangements de Jacques-Henry Rys**

**Création le 28 février 1948 au théâtre Bobino à Paris**

**Distribution**

**Gabrielle: Florence Kolski**

**Amparita: Nathalie Marcillac**

**Zénaïde: Catherine Pourieux**

**Simone: Julie Lalande**

**Clémentine: Nathalie Robinier**

**Ferdinand: Henri Pauliat**

**Nicolas: Gilles Avisse**

**Hyacinthe: Dominique Desmons**

**Bolivar: Jean-Pierre Descheix**

**Léopold Montaron: Adrien Ledoux**

**Ambroise/Professeur Dieudonné: Jérémy Florent**

**Mise en scène: Jean-Pierre Descheix**

**Direction Chœurs: Catherine Pourieux**

**Chorégraphie: Dominique Desmons**

**Direction Orchestre: Arnaud Cappelli**

**Lumières, régie: Ludovic Panetier**

**Sonorisation : Pierre Philipon/Fabrice Hélion**

**Coordination plateau: Florence Kolski**

**Administration: Nadine Cogné**

**Dramaturgie / Communication: Didier Roumilhac**

**Francis Lopez (1916-1995)**

De 1945 (*La Belle Cadix*) à 1976 (*Volga*), sur trois décennies l’opérette en France est identifiée à Francis Lopez, même si Vincent Scotto partage la renommée avec lui jusqu’aux *Amants de Venise* (1953).

La biographie de Francis Lopez ne présente rien de bien saillant. Sa famille est d’origine basque franco-espagnole bien que son père soit né au Pérou et sa mère à Buenos Aires. Lui-même naît en 1916, à Montbéliard par les hasards de la guerre. Son père meurt alors qu’il a 5 ans et comme lui il devient dentiste. Mobilisé, il est blessé au début de la guerre. Dans le Paris de l’Occupation, rendu à la vie civile, il rencontre André Dassary et Raymond Legrand ; il va composer pour Lucienne Delyle, Léo Marjane, Tino Rossi, Maurice Chevalier. En 1945 ce sera *La Belle de Cadix* ; suivront quelque 50 opérettes, autant de musiques de films et un millier de chansons. Il disparaît en 1995.

Après *La Belle de Cadix* en 1945, emblématique d’un renouveau du genre et immense succès, Francis Lopez va alterner opérettes à grand spectacle pour la Gaîté Lyrique ou le Châtelet (*Andalousie*, *Le Chanteur de* *Mexico*…) et ouvrages plus intimistes pour des salles plus adaptées (*Quatre jours à Paris*, *La Route* *fleurie*…). Lopez a su s’entourer de très bons librettistes au premier rang desquels Raymond Vincy et d’orchestrateurs attentifs, comme Paul Bonneau ou Jacques-Henri Rys. Il a surtout donné leur chance à une multitude d’interprètes. Luis Mariano lui doit une accélération de sa carrière. Sans lui Bourvil n’aurait peut-être pas « rebondi », Annie Cordy traversé le temps de la manière que l’on sait, André Dassary, Tino Rossi, Jean Richard, combien d’autres, élargi leurs horizons artistiques…

Certes Lopez n’a pas révolutionné le genre de l’opérette, mais en mélodiste incomparable, il a su écrire un nombre considérable de tubes (« Mexico »), assaisonner à sa manière des rythmes colorés (flamenco, samba…), renouveler les palettes vocales.

Et n’oublions ni les chansons, ni son œuvre cinématographique, de « Avec son tralala » par Suzy Delair dans *Quai des orfèvres* à ses *Violettes impériales* avec ses plus de dix millions d’entrées.

**Contexte et création**

*Quatre jours à Paris* est créé au théâtre Bobino à Paris le 28 février 1948. Francis Lopez a déjà fait représenter ses deux grands succès, *La Belle de Cadix* et *Andalousie*. Avec *Quatre jours à Paris* il fait autre chose, une comédie chantée qui fait penser aux anciens vaudevilles à ariettes. Ce type de spectacle fait partie du paysage musical de l’après-guerre, beaucoup plus riche qu’on ne le dit souvent. L’opérette aura beaucoup de succès. La distribution n’y est pas pour rien. Andrex, Henri Genès, Jeannette Batti, Duvaleix, Nelly Wick ou Ginette Catriens (une ex miss France !) sont connus et aimés du public. Sa distribution équilibrée sans tête d’affiche, sa dramaturgie basique, l’accès relativement simple à ses emplois permettront très vite sa reprise dans les salles de province. L’ouvrage est relancé par le film qui est tiré de l’opérette en 1955 (à moins que le film ne soit lui-même boosté par l’ouvrage scénique qui l’a précédé) ; film « tiré » par Luis Mariano, qui n’a jamais interprété l’opérette sur scène, et une pléiade d’artistes médiatisés à l’époque (Roger Nicolas, Geneviève Kervine, Jane Sourza, Darry Cowl, Fernand Sardou…) *Quatre jours à Paris* sera repris à Paris en 1960 à l’ABC dans une distribution partiellement renouvelée et entrera au répertoire de la plupart des Opéras municipaux.

**Argument**

**Acte I**

Ferdinand, chef de réception et coiffeur, est la coqueluche des clientes de l’Institut de beauté « Hyacinthe de Paris ». La plus empressée, Amparita, est la femme d’un riche brésilien, Bolivar. Avec la complicité d’Hyacinthe, qu’elle a promis de commanditer, elle tente de faire du jeune homme son amant. Pour l’heure, Ferdinand, qui ignore ce petit complot, fait visiter la capitale à Gabrielle, une petite provinciale venue passer « quatre jours à Paris ». À l’Institut, rien ne va plus. Amparita, qui a attendu en vain sa proie, est furieuse ; de même que Simone, la maîtresse en titre de Ferdinand. Elle repousse les avances de Nicolas, employé de la maison, ex-ami de Clémentine, qui aimerait bien remplacer son ami dans le cœur de la belle. De retour, Ferdinand se moque bien des reproches qui lui sont adressés. Il cherche surtout le moyen de rejoindre Gabrielle repartie à la Palisse, dans l’Allier. Pour égarer les soupçons, il déclare qu’il est appelé d’urgence au chevet de sa vieille grand-mère. Seul Nicolas est au courant de la vérité…

Bien entendu Nicolas ne sait pas tenir sa langue et nous retrouvons bientôt tous nos héros à La Palisse dans l’auberge de Montaron, le père de Gabrielle. Ferdinand se fait passer pour un professeur d’aviculture venu enrayer l’épidémie qui frappe les gallinacés de l’aubergiste ; Simone se fait embaucher comme femme de chambre… Zénaïde la bonne, abusée par les substitutions d’identité, s’adonne à la boisson… Nicolas surgit à son tour, fraîchement reçu par Ferdinand. Arrive ensuite Bolivar qui vient poursuivre avec l’aubergiste une partie d’échecs commencée par correspondance ; Amparita est du voyage ainsi que Hyacinthe qui court toujours après sa commandite. Avec trois femmes amoureuses de lui, Ferdinand, malgré son imagination, ne peut accumuler les mensonges bien longtemps et Gabrielle met bientôt tout ce beau monde à la porte. Si Ferdinand parvient à rompre avec Simone, Nicolas, talonné par Clémentine, ne peut conclure avec celle dont il est épris. L’acte se termine dans la plus grande confusion.

**Acte II**

L’acte II qui se déroule toujours dans la même auberge après le diner ne sera pas moins agité. Si dans un premier temps Ferdinand peut se réconcilier avec Gabrielle, l’emprise sur lui des deux autres femmes va relancer les malentendus et leur apparition successive sur scène en déshabillé est source d’une nouvelle brouille entre les deux amoureux. Nicolas de son côté n’ayant pu séduire Simone donne en désespoir de cause rendez-vous à Zénaïde. Quant à Bolivar, sur fond de partie d’échecs avec Montaron, il ne peut que redoubler de jalousie à l’égard de sa femme. L’imbroglio est à son comble à la fin du tableau.

Tout l’Institut rentre enfin à Paris. Sincèrement amoureux de Gabrielle, Ferdinand refuse de reprendre le travail. Simone se dévoue. Après avoir promis le mariage à Nicolas, elle fait venir Gabrielle dans la capitale et, après une ultime dispute, les amoureux se réconcilient in extremis. Amparita rentre dans les bonnes grâces de Bolivar. Les deux époux sont quittes au regard de leurs aventures passées ou à venir, le mari n’étant pas indifférent au tempérament de Clémentine. Quant à Zénaïde elle repartira à la Palisse aux bras de Montaron, le passage par l’Institut de beauté l’ayant rendue plus que présentable aux yeux de celui dont elle était depuis longtemps amoureuse. C’est d’ailleurs ce dernier qui commanditera Hyacinthe.